

Jean 8

Introduction

Le chapitre commence par le très célèbre épisode de Jésus confronté à l'accusation des religieux contre une femme adultère (v. 1-11). Episode absent des plus anciens manuscrits, dont le vocabulaire est plus proche de Luc que de Jean, et qui a sans doute été ajouté tardivement à l'Évangile. Pourquoi cela ? Tout d'abord parce que ce texte extraordinaire avait besoin d'être associé au témoignage de la Bonne Nouvelle, et que peut-être la réception plus tardive et progressive de l'Évangile de Jean par les communautés chrétiennes donnait encore une occasion possible d'insertion, les autres Évangiles étant déjà clos. Mais aussi – et à cet endroit-là - pour les harmoniques tissées avec le reste du chapitre :

- Le face à face très tendu entre Jésus et les chefs religieux, dans un environnement situé à Jérusalem, dans le temple (v.2 ; v. 20 ; v.59).
- **La question du jugement** (κατηγορεῖν : accuser, v. 6 et 10 ; κρῖνεῖν ou κατακρῖνεῖν : juger, condamner, v. 10 et 11), qui revient dans plusieurs passages de la suite du chapitre : v. 15-16, 26, 50.
- Enfin et surtout le projet de lapidation, qui concerne autant la femme adultère (v. 5) que Jésus (v. 59).

Un autre point commun plus profond encore, et qui traverse tout l'Évangile, est **la question de l'identité de Jésus**. Face aux pharisiens et aux scribes qui se réfèrent à la loi de Moïse (v. 5) ou à la filiation d'Abraham (v. 33.37.39-40.52-53.56-58), Jésus renvoie à son Père et à lui-même. Le pronom ἐγώ (moi), ou même l'expression ἐγώ εἰμι (moi, je suis) se déploie dans tout le chapitre, à commencer par le v. 11 : « Moi non plus, je ne te juge pas ». Il faudra explorer cette autoprésentation de Jésus, ses enjeux et ses questions.

Finalement, l'insertion de la rencontre avec la femme adultère au début du chapitre vient produire une unité de style avec les chapitres précédents (Ch. 3 à 7), qui ont toujours commencé par une rencontre avant de s'épanouir dans un long discours ou dans une longue discussion. Il en sera de même encore du chapitre 9. Ces rencontres initiales sont plus que des prétextes introductifs, pour capter l'attention du lecteur : dans l'extrême attention de Jean aux enjeux spirituels d'une rencontre, se tisse un lien entre la vie et la foi, entre la réalité visible du quotidien et la réalité profonde de Dieu, entre la révélation de ce que nous sommes et la révélation de qui est Jésus, et de qui est celui dont il parle comme son Père. Ainsi s'accomplit la mission terrestre de Jésus, ce « verbe fait chair » : non seulement comme une prédication temporaire d'un envoyé de Dieu, mais aussi et surtout comme une révélation de la lumière dans les ténèbres, de la présence de Dieu dans le monde.

Une violence traverse tout le chapitre, qui n'est pas seulement le projet de mort que des religieux soucieux de leur autorité projettent sur Jésus. L'irruption de la lumière, en Jésus (v. 12) produit un effet de révélation dérangeante qui fait jaillir la violence. Il faudra aussi sonder cette question, qui a un rapport déterminant à la question du surgissement de la foi, qui est l'objectif même de l'Évangile, et qui s'effectue notamment de façon inattendue au v. 30. Dans un extraordinaire article – disponible sur internet, la professeure d'exégèse du Nouveau Testament Corina Combet-Galland confie ainsi : « Je me risque à plonger dans une page johannique qui m'a longtemps fait peur. La violence de la parole entre Jésus et un groupe de pharisiens, (...) la virulence du débat, le ton incisif de la voix de Jésus surprennent ici. (...) La parole qui invite à la vie est aiguisée, tranchante comme une lame ; elle fait violence. »¹

Esquisse de plan

v. 1-11 : Une femme adultère placée devant Jésus

v. 1-2 : Du Mont des Oliviers au Temple

v. 3-5 : Irruption des pharisiens avec une femme / - **Et toi, qu'en dis-tu ?**

v. 6 : Jésus écrit sur le sol

v. 7 : Insistance des pharisiens / Debout : Que celui d'entre-vous...

v. 8 : Jésus écrit de nouveau sur le sol

v. 9 : Ils se retirent

v. 10-11 : Debout : dialogue avec la femme / - **Moi non plus, je ne te juge pas.**

¹ Corina Combet-Galland, « Venir en lumière, une violence ? Évangile de Jean, 8, 12-59 », in *Revue d'Éthique et de Théologie Morale*, 2005, HS n° 236, p. 113-128. <https://www.cairn.info/revue-d-ethique-et-de-theologie-morale-2005-HS-page-113.html>

v. 12-30 : La lumière et le témoignage

a) *Juger, se rendre témoignage à soi-même*

v. 12 : **Moi, je suis la lumière du monde**

v. 13-14 : Se rendre témoignage à soi-même / vous ne savez pas d'où je viens

v. 15-16 : Juger : qui ? comment ? **Moi, je ne juge personne.**

v. 17-19 : Le témoignage valable / vous ne connaissez ni moi, ni mon Père

v. 20 : Dans le temple, quand l'heure n'est pas encore venue

b) *La lumière qui vient de la croix*

v. 21-22 : Vous mourrez dans vos péchés, vous ne pouvez pas aller où je vais...

v. 23 : Vous êtes d'en bas / **Moi, je viens d'en haut**

v. 24 : Vous mourrez dans vos péchés... si vous ne croyez pas que **moi, je suis**

v. 25 : **Qui es-tu ?** – Ce que je vous dis : depuis le commencement !

v. 26-27 : Dire et juger selon la vérité du Père / Incompréhension

v. 28a : Le Fils de l'homme une fois élevé, vous connaîtrez que **moi, je suis.**

v. 28b-30 : Parler de la part du Père / Beaucoup crurent en lui.

v. 31-59 : Question de paternités

a) *La vraie liberté, c'est la libération du péché*

v. 31-32 : Demeurer dans ma parole : connaître la vérité et devenir libre

v. 33 : Nous sommes descendants d'Abraham, et libres

v. 34-36 : Être libre : une libération du péché par le Fils

v. 37 : Descendants d'Abraham, vous refusez mes paroles

b) *Quel père : Abraham, Dieu, le diable ?*

v. 38 : **Moi, je parle de ce que mon Père m'a montré** / Vous faites ce que votre père vous a montré

v. 38-40 : Nous avons Abraham comme père. – Non, car vous cherchez ma mort

v. 41-43 : Nous avons Dieu comme père. – Non, car vous ne m'aimez pas et ne m'écoutez pas

Moi, je suis venu de Dieu.

v. 44 : En fait, votre père, c'est le diable ! Meurtrier dès le commencement ; mensonger.

v. 45-46 : **Moi, je dis la vérité**

c) *Avoir un démon, ou s'en remettre au Père ?*

v. 47 : Vous n'êtes pas de Dieu, vous n'écoutez pas et ne croyez pas.

v. 48 : Tu es un Samaritain, tu as un démon

v. 49 : **Moi, je n'ai pas un démon**, mais j'honore mon Père

v. 50 : **Moi, ne cherche pas ma gloire**, c'est un autre qui la cherche et qui juge

v. 51 : Celui qui garde mes paroles ne mourra jamais

v. 52-53 : Tu as un démon ! Pour qui te prends-tu ?

v. 54-55 : C'est mon Père qui me glorifie. **Moi, je le connais**

d) *Révélation finale, et sortie*

v. 56-58 : Abraham s'est réjoui de mon jour ; **avant qu'Abraham fût, moi, je suis.**

v. 59 : Projet de lapidation de Jésus. Il se cache et sort du temple.

La femme adultère (v. 1-11)

On ne fera ici que parcourir quelques points, en lien avec l'ensemble du chapitre. Ce texte est largement abordé par ailleurs dans les prédications, dans les approches non-violentes, etc.

- La dimension perverse de la démarche des religieux est établie. A travers l'accusation d'une femme, ils visent Jésus, comme par un « clouage » (notion de jeu d'échecs : une pièce vient en attaquer deux autres en même temps, en général la pièce la plus importante étant cachée derrière la première attaquée : si l'on bouge la première pièce pour la sauver, la seconde est prise). Sous prétexte d'application de la loi, il y a un projet de pouvoir pour éliminer celui qui enseigne dans le temple, et leur fait de l'ombre.
- Jésus s'en sort en dévoilant au grand jour cette perversité, sans qu'il y ait besoin de défendre directement la femme ou lui-même. L'agressivité légaliste cache des situations individuelles peu reluisantes. En faisant cela, Jésus n'utilise pas un texte de l'Écriture, pour l'opposer à la loi de Moïse, mais il révèle ce qu'il y a dans le cœur de l'homme (Jn 2,25) et cet argument, ici est suffisant. Importante notation, qui peut ouvrir à l'affirmation de Jésus comme lumière.
- Le mystérieux geste d'écrire avec le doigt sur le sol a fait couler beaucoup d'encre et écrire beaucoup de mots... Une hypothèse féconde suggère le rapprochement avec les tables de la loi, écrites du doigt même de Dieu (Ex 31,18 ; Dt 9,10). Jésus prend ici, dans son abaissement même, la place de Dieu pour rappeler que les tables de la loi sont le sol même du temple, le lieu de la rencontre, de la prière, de la relation qui permet la vie, et non du complot et de la violence.
- La parole finale répond devant la femme ce que les religieux demandaient d'entendre et qu'ils n'entendront pas – peut-être le public du v. 2 est-il aussi là pour entendre ? Parole auto-révélatrice, qui ouvre toutes celles du chapitre : « moi non plus, je ne te juge pas. » Ici Jésus ne justifie rien, n'explique rien, simplement la libération accordée à cette femme pour qu'elle vive désormais en nouveauté de vie. Jésus n'offre pas un enseignement systématique et doctrinal, mais il donne une parole de vie. Et il se manifeste dans une autorité porteuse de vie.

Jésus, lumière du monde (v. 12-30)

L'affirmation abrupte du v. 12, où Jésus se proclame lumière du monde, pose questions :

- **Quel est le sens de cette lumière ?** La fin du v. 12 suggère que c'est une lumière à suivre pour aller vers la vie, pour être disciple, un peu comme la lampe du Ps 119,105 ou comme la prophétie d'Es 9,1 : « le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière. » Une lumière qui oriente en précédant, donc. Mais dans le prologue, où il est aussi question de ténèbres, la lumière est plutôt comparable à celle d'un projecteur qui éclaire et révèle toute chose : Jn 1,4-9. Enigme, pour l'instant.
- Au premier abord on ne comprend pas **d'où vient cette parole** - pourtant majestueuse - dans le contexte qui précède, et **comment elle se déploie dans ce qui suit**. Le chapitre 8 semble tout sauf une méditation sur la lumière, au contraire du chapitre 9 qui filera la métaphore voir / ne pas voir. Une première hypothèse serait de suivre dans le chapitre 8 ce qui constitue des disciples, ce qui éclaire certains pour qu'ils croient et suivent la lumière. Ce qui nous amène vers les v. 30-31 qui achèvent la petite section ouverte par la parole sur la lumière (dans notre proposition de plan). Cette hypothèse offre un début de réponse à la question précédente : **la lumière de Jésus à la fois éclaire, c'est-à-dire ouvre à la foi par l'écoute et l'accueil de sa parole, et aussi précède** le croyant appelé à suivre Jésus en « demeurant » (v. 31) dans sa parole ou en « gardant » (v. 51) ses paroles.

Une seconde hypothèse, ou remarque essentielle, c'est de voir que notre question sur la lumière correspond précisément à ce que Jésus dit de lui-même au v. 14 b (qui rappelle d'ailleurs Jn 3,8) ! Jésus est lumière en tant qu'il nous échappe, qu'il nous interroge, qu'il nous invite à naître à une autre réalité. Finalement on pourrait dire : **Jésus est une lumière qui survient, sans que nous sachions ni d'où elle vient, ni où elle va ; et cette lumière venant de loin nous éclaire, et allant loin nous entraîne à sa suite. La foi est la rencontre de cette lumière, présente parmi les hommes mais venant de très loin et s'en allant très loin.**

- Troisième interrogation sur la lumière : **quelque chose vient faire irruption**, dans la parole de Jésus, sans que cela soit fondé très précisément dans un contexte, dans une histoire, dans une argumentation logique. C'est bien ce qui perturbe les pharisiens, qui souhaiteraient que tout cela se raccroche à la loi biblique qu'ils servent. C'est bien aussi ce qui nous perturbe, dans l'émergence de la foi telle que cet Évangile nous en parle

depuis le début. Nous aimerions avoir un chemin, une argumentation, des éléments vraiment convaincants et qui soient plus que les auto-affirmations de Jésus. C'est bien ce à quoi les v. 12-30 tentent de répondre, en ne donnant pas d'autre argument que celui de l'union de Jésus avec son Père. C'est faible, car pourrait-on croire sur parole n'importe quel inspiré qui tiendrait les mêmes propos ? Mais cela nous ramène à cette expérience centrale : **cette voix singulière** qui proclame qu'elle est la lumière, et qui d'emblée interpelle certains et hérissé les autres.

Un élément, cependant, qui semble emporter l'adhésion de « beaucoup » au v. 30 (il faut sans doute imaginer là des disciples d'après Pâques) : la mention de la croix, à travers le verbe à double sens ὑψοῶ (élever). Elevé par les hommes sur la croix, et dans le même temps élevé par Dieu dans la gloire, le destin de Jésus est alors placé dans une lumière nouvelle, qui suscitera la foi de « beaucoup ». La lumière du monde (v. 12) est **une lumière pascale**.

Un mot aussi sur **la question du jugement**, présente dans ces v. 12-30, annoncée par la parole de Jésus à la femme adultère, et reprise brièvement au v. 50. Nous avons déjà croisé ce thème en Jn 3,18-21 où il était déjà aussi question de lumière. Quelques remarques à ce sujet :

- Il y a une dualité, deux sphères possibles de ce jugement, puisque d'une part Jésus ne juge personne (v. 10, v. 15, cf Jn 3,17), mais d'autre part il juge quand-même dans sa communion avec le Père (v. 16, v. 50).
- Juger selon la chair (v. 15), c'est juger selon l'apparence (Jn 7,24), voir ce qui apparaît aux yeux et aux conventions sociales, et ignorer une vérité plus profonde des êtres et de Dieu. De ce jugement-là, Jésus ne juge pas.
- Mais il y a un jugement dans la communion avec son Père, « selon la vérité », une mise en lumière de la vérité des actes et des paroles de chacun. Ainsi, un être qui a accueilli la lumière en lui-même est porteur de cette lumière vive qui met les choses en relief et suscite des réactions ; quand Jésus accoste sur une terre de démons, ceux-ci perçoivent d'emblée pour eux une menace (Mc 1,24).

La théologienne Lytta Basset a consacré un livre entier à cette question.² Sa thèse est la suivante : notre besoin « charnel » de juger provient d'une peur profonde. Jésus a vaincu cette peur, rencontrée dans l'accusation des religieux au début du chapitre 8, ou plus tard à Gethsémani (la mention du Mont des Oliviers en Jn 8,1 pourrait être une indication pour faire ce lien). Devenu sans peur, il entre dans des relations de non-jugement, qui invitent chacun à élucider et affronter pour lui-même ces zones cachées de la peur. Travail personnel qui demande du courage : il est plus facile de projeter sur les autres ce qu'on ne veut pas voir chez soi, comme les pharisiens de ce chapitre.

Question de paternités (v. 31-59)

La question du père spirituel de référence se déploie longuement dans ce passage. Depuis longtemps Jésus se définit par rapport à son Père, se légitime comme venant de son Père et en communion avec lui. En face, les pharisiens invoquent tantôt Moïse (v. 5), tantôt et plus abondamment Abraham. Figures bibliques tutélaires, différentes puisque Moïse renvoie à la loi, et Abraham renvoie à la promesse, au peuple, à la terre – notions plus identitaires, et donc plus « reptiliennes », plus susceptibles de faire émerger de la violence. Jésus touche ici à du très sensible, et c'est étonnant de voir à quel point lui-même semble détaché et libre devant cette question : « Abraham, votre père » (v. 56)...

Un long dialogue prend place, au sujet de « votre père », celui des pharisiens. Au v. 38, ce père n'est pas nommé, et donne lieu à un premier malentendu : on pense à Abraham, mais Jésus montre le décalage entre cette figure de patriarche et le comportement de ses adversaires. Le père inconnu est alors à nouveau évoqué au v. 41, et un second malentendu conduit à désigner Dieu comme père, ce que Jésus leur dénie à nouveau. Enfin se dévoile l'identité de ce père, selon Jésus : c'est le diable (v. 44), selon le principe sous-entendu « regardez le fils et vous verrez qui est vraiment le père. » Jésus ne s'intéresse pas aux filiations explicites et objectives, mais aux filiations en esprit et en vérité.

Le processus de violence s'exprime dans ces lignes non seulement sous la forme de paroles agressives et provocantes de Jésus, mais aussi dans la symétrie des répliques : « c'est celui qui le dit qui y est »... Ceux à qui Jésus

² Lytta Basset, *Moi, je ne juge personne. L'Évangile au-delà de la morale*, Albin Michel / Labor et Fides, 1998, 242 p.

dit qu'ils sont fils du diable lui répliquent qu'il a un démon. Le ton monte, et l'on s'étonne que Jésus verse dans cette violence, lui qui a su si bien désamorcer celle des accusateurs de la femme adultère.

Dans l'article cité plus haut, Corina Combet-Galland étudie longuement cette violence, et propose comme piste : « la parole qui invite à la vie est aiguisée, tranchante comme une lame ; elle fait violence. » Le contexte historique d'une communauté johannique ayant rompu avec le monde juif, et soumis aux aléas des persécutions romaines, n'explique pas tout. C'est la théologie elle-même qui fait rupture, et blessure : de l'accueil ou non de Jésus découle tout. Il y a certes un projet de joie (« Abraham s'est réjoui », v. 56), mais il demande un choix radical. Or chose étonnante, ce tout ou rien de la foi n'est pas une affirmation de puissance : il s'appuie sur une figure messianique qui assume une fragilité, comme Jésus se penchant pour écrire sur le sol, à la merci des accusateurs. Le choix radical de la foi se dit à travers la vérité de l'amour. Et Corina Combet-Galland revient à la question du jugement : « Jésus ne juge pas comme on lance des pierres. S'il juge, c'est comme on met en lumière. »

« Je suis »

Quelques mots enfin sur ce que Jésus dit de lui-même, ce « moi, je » qui revient de diverses façons tout au long du chapitre :

- Un premier registre de paroles concerne **l'action et l'attitude de Jésus** : « moi... je ne te juge pas (v. 11)... je ne juge personne (v. 16)... je dis la vérité (v. 46)... je ne cherche pas ma propre gloire (v. 50) ». Jésus dans sa personne vit et témoigne d'une qualité d'être particulière, une éthique de la relation, une adéquation entre ses paroles et ses actes, quelque chose qui est fondamentalement porté vers l'autre et vers la vie et qui fait signe de lumière. Ce moi-là se pose en opposition avec ses adversaires qui, eux, jugent, mentent, et sont meurtriers, du côté de l'obscurité.
- Le « moi-je » désigne aussi l'origine de cette qualité d'être : **une communion particulière avec ce Dieu qu'il nomme Père** : « moi... je viens d'en haut (v. 23)... je parle de ce que mon Père m'a montré (v. 38)... je suis venu de Dieu (v. 43)... je n'ai pas un démon mais j'honore mon Père (v. 49)... je le connais (v. 55) ». Affirmation théologique qui est la base de sa justification : une telle communion avec Dieu prévaut sur l'autorité que les religieux revendiquent, et qui vient de leur statut dans l'institution et de l'héritage de Moïse et Abraham. Une telle communion avec Dieu qui se vérifie dans la qualité d'être mentionnée juste avant : « celui qui dit qu'il aime Dieu, et qu'il hait son frère, celui-là est un menteur », dira plus tard le milieu johannique (1 Jean 4,20).
- Mais le parcours du chapitre culmine dans l'affirmation finale « **moi, je suis** » (v. 58), que les pharisiens comprennent enfin alors qu'elle a déjà été deux fois prononcée (v. 24.28). Affirmation pure et simple d'une présence, dépouillée de toute précision et de toute argumentation. Affirmation qui bien-sûr ne peut pas manquer d'évoquer la rencontre de Moïse avec Dieu dans le buisson ardent, et à la question de Moïse sur l'identité de ce Dieu, cette réponse : « voilà ce que tu diras aux Israélites : *Je suis* m'a envoyé vers vous » (Exode 3,14). Jésus désormais habité de cette présence pure qui est la marque de Dieu.

Nous sommes chez Jean, non seulement dans ce qu'on appelle une *théologie haute* – qui confesse sans détour Jésus-Christ comme Dieu, mais aussi dans une contemplation mystique, celle du mystère d'une présence qui se livre et nous laisse déroutés et éblouis. Ainsi se comprend encore ce premier « moi, je » du v. 12 : « moi, je suis la lumière du monde. »